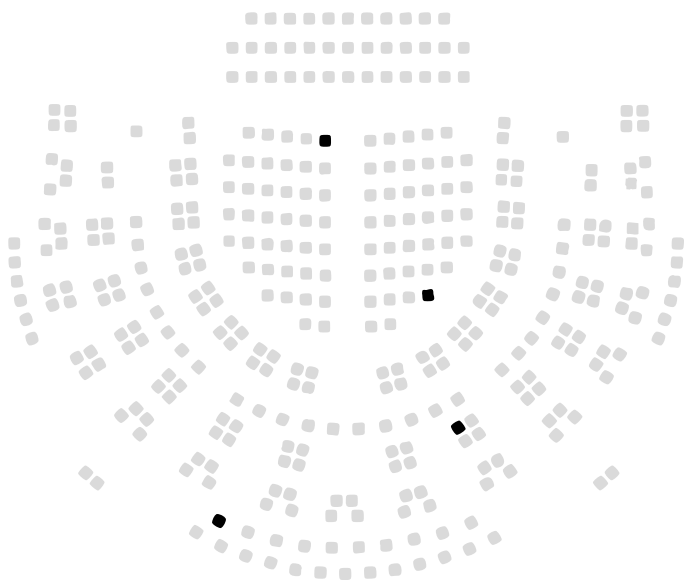


CARMIN.

réinterprétée par ADRIEN BORNE



 Prélude

PRÉFACE



De Carmen, tout a été dit et écrit et chanté et caricaturé. C'est bien le problème d'ailleurs. Le prénom est devenu si familier qu'on ne sait plus exactement ce qu'il recouvre, qu'on ne cède plus à la tentation de se laisser émouvoir et surprendre.

Je dis « on ». Je devrais dire « je ».

Je. Ne. Sais. Plus. Qui. Est. Carmen.

Je ne vous ferai pas le coup de la modernité. C'est un cliché. Et Carmen a, sans doute, soupé des clichés. Assez. Carmen est-elle moderne ? À vous de juger. J'ai un avis sur la question mais ce n'est que mon avis. Et puis qu'est-ce que la modernité, cent cinquante ans après. Cent cinquante ans.

Carmen et l'image que l'on s'en fait depuis. Dans ses habits de bohème. Ouvrière travaillant à la fabrication des cigares. Les pieds dans le sable rouge d'une Espagne imaginaire. Entourée de contrebandiers.

Sur le papier, voilà donc une histoire poussiéreuse, à faire tousser.

Et ce refrain : *Si je t'aime prends garde à toi.*

Utilisé pour des pubs, des fringues, des produits

D'après **CARMEN.**

d'entretien. Carmen à toutes les sauces. Carmen délavée. Carmen de papier.

Comme tant d'autres, à grands coups de récup, j'ai oublié d'écouter. Juste écouter. Écouter cette femme. Chanter. Parler. Rire. Se défendre. En réalité je n'ai jamais su le faire. Écouter cette femme et les autres femmes autour. De ces cris perdus dans l'obscurité. Carmen est une lumière qu'il faut savoir suivre. De tout cœur. Modernité ? Qui sait.

Mais pour cela il faut revenir au commencement. Au tout début. À l'instant où Carmen ne demandait rien à personne. Au prélude.

PROLOGUE



Sur elle, vous entendrez bien des choses.
Fausses, pour la plupart.
Des inventions, des ragots, du mépris, des fantaisies.
Rarement la part de sincérité du destin.
Plus les vies sont intenses, colorées, hors du cadre,
Plus ces vies suscitent cette part d'offense.
Cela traîne doucement au début.
Cela s'intensifie ensuite.
Cela se poursuit sur des années, des siècles parfois.
Comme une malédiction.
La malédiction de celles qui ne réclament rien d'autre
que leur liberté.

L'histoire assure qu'elle a grandi dans une chanson, à
l'abri de tout, sur un rythme élégant autant qu'endiablé,
à tourner jusqu'à épuisement.

Jusqu'au petit jour. Le soleil à l'horizon.

En latin, son nom signifie « poème » ou « chanson », mais
ses racines n'ont rien en commun avec cette langue morte.

D'après **CARMEN.**

Langue vivante.

Très vivante.

De sa mère on ne sait pas grand-chose.

De son père guère plus.

Des frères, ou des sœurs, pour la protéger ou la sermonner ou pire encore.

De l'amitié à revendre. Des compagnons. Des présences. L'entourage.

Ardente toujours lorsque les autres approchent.

Ardente, oui.

À s'y brûler ou s'y réchauffer.

De ses cheveux, selon l'humeur, varie la longueur. Elle choisit.

Provocante, vous l'entendrez souvent. Provocante.

Personne ne dira ce que cela signifie tout à fait, provocante, alors quoi ?

Pour être selon ses envies ?

Vêtue comme elle l'entend ?

Femme comme elle l'a choisi ?

Jalousée ou désirée ou moquée, dans un même élan, provocante donc pour le plus grand nombre.

Il n'y a bien que son regard qu'elle ne patine jamais de rien. Des yeux immenses et incapables de faux-semblants. Pour un peu, ils lui dévorent le visage.

Gare à celui, à celle, qui s'y attache.

Le lien irréductible.

Prologue

Quand court la rumeur, elle est affublée des pires vices. Toujours.

Que le tableau reste sombre.

Bien sombre, même s'il n'est peint que des couleurs du mensonge.

Cela rassure les hommes, le mensonge.

Cela rassure les femmes, le mensonge.

Cela rassure ceux qui ne la connaissent pas, ceux qui souvent la détestent.

Vous l'aurez compris, à son sujet il n'y a pas de vérités. Il n'y a que ce que l'on veut bien se chuchoter à l'oreille depuis si longtemps. Avec parfois la déformation du temps, les approximations, les erreurs volontaires ou non.

De ces récits devenus mythes, légendes et modèles.

De ces histoires aux accents honteux, rabaisant les victimes à hauteur de coupables.

Je vais vous raconter ce que j'en sais.

Choisissez le pays de votre choix. Le France, l'Arabie Saoudite, les États-Unis, n'importe où.

Choisissez un alphabet, une saison et même une année. Là encore, ce n'est pas le sujet. Qu'importent l'époque et la langue.

Traduction universelle.

Choisissez donc le décor et les paysages. Tous finissent par se ressembler.

D'après **CARMEN.**

Même chose pour la musique.

Du rap, du classique, de la guitare acoustique, du jazz,
un simple tambourin.

Choisissez donc l'ambiance.

Si vous avez cette liberté, c'est que pour le reste cette
histoire est éternelle. De par le monde et le temps, elle
trouve des transcriptions infinies.

Magie ou désastre ?

La suite s'écrit à chaque instant.

Dans les pas d'une femme libre.



MAROC, 2022

La soirée approche.

Le soleil décline.

Sans doute qu'il fait chaud, suffisamment chaud.

Pour s'amuser.

Être ensemble, heureux d'être là, à partager ce qui se présentera. La rue pour décor. Une allée, une place, une ville.

Beaucoup d'hommes partout.

Ils sortent du boulot. Ils sont mariés ou pas. Jeunes ou pas. Avec ou sans pouvoir. À une terrasse. À jouer au foot. À discuter. À regarder leur téléphone. À boire un café serré.

On se mélange.

Des enfants rigolent.

Ils inventent des chansons pour passer le temps.
Se moquer aussi.

D'après **CARMEN.**

Si les femmes se font rares pour le moment, c'est qu'elles sont là où les regards sont interdits.

Les regards d'homme. Ceux qui dévisagent et déshabillent. Ceux qui possèdent et enferment.

Elles ont bien droit à un peu d'intimité. De tranquillité. Ce n'est pas si fréquent.

Elles se baignent peut-être.

Dans un fleuve si un fleuve traverse la ville.

Elles se changent peut-être.

Après une longue journée de travail à l'usine.

Elles s'offrent un hammam.

Qui sait si, dans cette cité, ce n'est pas gratuit pour les femmes un soir d'été.

Et puis survient un écho.

Lointain, comme on est sûr de rien.

Plus précis, comme une mélodie.

Fort, comme un pont d'or.

Les femmes arrivent.

Nombreuses.

Dépareillées.

Ce n'est pas un défilé. Ce n'est pas une parade.

Elles ne sont pas là pour impressionner les hommes.

Elles avancent dans un même élan.

On pourrait croire qu'elles sont d'un bloc. Compactes. Résolues.

Pas forcément. L'électricité cisaille l'atmosphère.

L'odeur du soufre.

Acte 1

Elles ne s'entendent pas toutes très bien.

Il y a des bandes, des groupes, des fidélités, des détestations.

La vie en somme. Banale.

Comme toutes les vies, comme tous les groupes.

On n'est pas non plus ici-bas pour s'entendre avec tout le monde.

Il y a beaucoup de raisons pour ne pas s'entendre.

Certaines très mauvaises : juste une affaire de gueule, de tronche.

Certaines encore plus mauvaises : parce que... parce que, on ne sait pas trop quoi.

Certaines très fréquentes : parce qu'on envie l'autre, dans sa différence, dans son audace, dans ses origines, pour son milieu. Et de l'envie à la cruauté, cela va vite. Sans s'en apercevoir.

Il faut avoir un peu l'œil pour distinguer ce qui se passe. Pas évident dans cette foule. Dans cette énergie.

Elle est là.

On ne peut pas dire que ce soit la préférée.

Et pour cause.

Elle a ce truc qui ne s'explique pas.

Enfin si, quand on veut, on l'explique ce truc.

Elle est par exemple aguicheuse, pour les mauvaises langues.

En réalité, elle est surtout à l'aise, bien dans sa peau.

D'après **CARMEN.**

Elle fait de la musique avec n'importe quoi. En tapotant sur une table par exemple.

Qui tend l'oreille l'entend chantonner comme on murmure.

Elle est de celles qui fabriquent l'atmosphère. Comme si elle était contagieuse. Pour la joie, pour les larmes, pour la fête.

Dis-nous quel jour tu nous aimeras.

Les fantômes des jeunes hommes. Au désir aigu.

Elle semble leur répondre.

Peut-être jamais, peut-être demain.

Rien ne se dit vraiment par ici.

Ce n'est pas la règle, pas la loi, de faire à sa guise pour une fille comme elle.

Il lui reste ce que les diktats ne feront jamais taire.

Le tempo.

La présence.

Le charisme de toute évidence.

Il est temps de vous la présenter.

Carmen El-Nouri va s'impatisier.

Ce soir, elle ne sourit pas. Visage crispé.

Elle porte des griffures sur les avant-bras, les mains.

Bataille il y a eu. Bataille il y a.

Acte 1

Bagarre. Les cris parviennent encore par vagues, l'écho de l'affrontement.

Dans l'usine. Et en dehors.

Une autre fille la dévisage, la scrute, enrage.

Jalousie. Colère. Pour bien peu. Un mot de trop. Une insulte.

On s'accuse. On en vient aux mains. Pour un oui ou un non ou une raison qui n'est claire pour personne. Pour un mot déplacé. Une provocation.

Les témoins racontent.

Chacun son camp.

Les cheveux tirés.

La bousculade d'abord.

Les échanges ensuite.

La ronde des curieuses qui s'était formée autour d'elles avant de s'efforcer de les séparer tant bien que mal alors qu'elles étaient au sol à se déchirer.

Carmen sait recevoir et rendre les coups.

Qui s'y frotte...

Elles se sont écharpées. Les hommes en rigoleraient presque.

Sauf que...

L'autre fille a une trace au front. Pas bien profonde. Un trait de surin. Un canif que Carmen porte sur elle en permanence, avec un manche en bois clair sculpté, lame repliée et aiguisée. Dans le secret. C'est interdit pour une femme d'être ainsi armée. Elle a acheté cette petite arme sur un marché.

D'après **CARMEN.**

Un coup de couteau, ce n'est pas anodin, même si la blessure n'est pas bien grave.

L'autre fille promet la police.

Promesse tenue. Elle a lancé l'alerte.

La police vient. À grands coups de gyrophare et de sirène. Comme s'il y avait matière à urgence. Deux policiers. Un gradé, un agent. La hiérarchie est partout ici. Dominant, dominé.

Carmen est menacée. Malmenée. Secouée. Cognée. Dominée donc.

L'un des deux lui tord le bras.

Ça n'en restera pas là, promet-il.

Je brave tout, le feu, le fer et le ciel même...

Carmen fanfaronne, elle défie.

L'audace au cœur.

On lui attache les mains. Des menottes serrées. Entravée Carmen.

Pour le coup de surin, la prison.

Quelques jours, quelques semaines sans doute.

Tout se paie. Même et surtout quand on n'a pas les moyens.

D'autres femmes la regardent partir. Sourires aux lèvres. Surtout celle au visage éraflé.

Jubiler de la punition à venir. Une place va se libérer à l'usine.

Carmen veut encore bondir sur elle.

Sans relâche. Riposter. Jusqu'à l'excès. Jusqu'à la faute, l'épuisement.

Acte 1

L'honneur.

Mais son honneur. Pas celui qu'on lui prête ou que l'on sert à toutes les occasions dans la famille.

Son honneur. Rien qu'à elle.

Elle le porte au front, bien haut, c'est pour cela qu'elle a marqué son ennemi ainsi. Au front. Là où se niche la grâce suprême. La majesté. La grandeur.

Elle ne baisse jamais les yeux. Et le front par la même occasion.

Le plus jeune policier l'emmène par les rues. Jusqu'à la voiture. Le gradé est resté au café pour palabrer et profiter, il a terminé son service.

La nuit tombe pour de bon. Les ombres sont longues à la lumière des rares lampadaires.

Carmen dormira au commissariat. Jugement demain ou après-demain ou plus tard.

Rien ne presse vraiment. Avec témoignages à charge.

Rien ne presse quand la condamnation ne fait pas mystère. Avec accusation sans contradiction.

Pour se défendre, que dira-t-elle ?

Elle ne dira rien. Elle ne parle pas quand le combat est inéquitable et les dés pipés. Pour plonger dans la mêlée il faut une chance de s'en extirper. Sinon, à quoi bon.

Dans la voiture, elle dévisage le policier.

Par le rétroviseur intérieur.

En silence d'abord.

Braquée sur lui.

Il se détourne.

D'après **CARMEN.**

Il revient.

Il se détourne.

Il revient.

Carmen le regarde toujours. Lui devant, au volant.
Elle à l'arrière, prisonnière.

Où me conduirez-vous ?

A la prison, ma pauvre enfant...

Elle rit. Mon enfant ! Ils ont le même âge.

Il parle comme un vieux qu'il n'est pas encore. L'effet
de l'uniforme de policier.

Est-il beau ou grand ou riche ou séduisant ?

Elle ne se pose pas la question.

D'abord elle demande s'il peut desserrer les menottes.

Non.

Ensuite elle demande s'il peut la relâcher.

Non.

Sa carrière n'y résisterait pas. Il a pour ordre de la
conduire au commissariat. Consigne. Instruction.

Il est simple agent, sans galon, sans gloire, avec un peu
d'argent de côté mais pas de quoi pavoiser. Il débute dans
le métier. Sans intention de se faire remarquer.

Un impair et il perd. Tout.

Fin du débat.

Fin de la discussion.

Il claque des doigts comme s'il suffisait d'un geste
pour la faire taire. Il a vu faire ses nouveaux collègues.
L'autorité ne se discute pas.

C'est mal connaître sa passagère.

Acte 1

Elle insiste.

Peut-il la relâcher ?

Non.

Il doit la relâcher !

Il y a forcément une bonne raison. Une raison à trouver.

Vite. Avant le commissariat, la cellule et l'engrenage.

Elle parle.

Elle débite.

Elle occupe l'espace.

Elle cherche la faille alors qu'ils roulent toujours.

Carmen jusqu'à l'épuisement de l'autre qui conduit sous l'éclairage jaune-orangé de la ville.

Elle sait, elle reconnaît. Elle a trouvé. Bingo.

Son accent.

Il est du sud du pays, n'est-ce pas ?

Oui.

Merzouga ?

Oui.

Merzouga ! Elle aussi. Elle aussi, elle est de Merzouga.

De la rue Hassan-II. Facile, il en existe partout des rues Hassan-II.

Ce n'est pas vrai mais il ne le sait pas.

Elle ment. Elle n'a jamais posé un pied à Merzouga.

Il faut bien tricher pour se sauver.

Il a mordu à l'hameçon. Séduit. Coincé.

Ainsi ils viendraient du même pays ? Loin au sud ? Où l'on se soutient, s'entraide, se tend la main ?

Le garçon doute. Il peine de plus en plus à détacher son regard de cette fille.

D'après **CARMEN.**

Ils sont jeunes. La vingtaine à peine.
Plusieurs fois il manque l'accident. Il oublie la route dans ce visage-là.

Il doit la relâcher !
Il le fera.
Non.

Tu le feras parce que tu m'aimes.

Il s'énerve.
Non.
Il tape sur le volant. Impatient. Colérique. Agacé. Dépassé.
Il lui interdit de parler.
Il s'arrête sur le bord de la route et se retourne. Le policier menace la jeune fille. Il brandit le poing.
Frapper, il pourrait.

Elle chantonne. Comme toujours.
Si sûre d'elle-même.
Carmen refuse la peur.
Cet homme ne l'effraie pas. Ne l'effraie plus.
Si ce n'est de la provocation, c'est de la folie.

Il doit la relâcher !
Il le fera.

Sans un mot il sort de la voiture, il contourne le véhicule.
Il ouvre la porte arrière et approche son visage de celui de Carmen.

Acte 1

Elle sent son souffle sur sa joue droite.

Frapper, il pourrait.

Personne n'interviendrait.

La police a tous les droits. Et puis elle est une femme.
Et puis elle est jeune. Et puis elle est pauvre.

Alors qui s'étonnera, qui se révoltera si son visage tuméfié venait à parader.

C'est sans doute qu'elle l'aurait bien cherché.

Sans un mot, il retire les menottes et la pousse hors de la voiture.

Il la relâche.

Vaincu.

Battu.

Amoureux comme foudroyé.

J'inventerai quelque chose, assure-t-il, que tu as pu t'échapper, me bousculer...

Qui peut croire qu'il sera cru.

Il se condamne.

Il ne se comprend plus. Il ne se contrôle plus. Il ne résiste plus.

Dépossédé de lui-même par cette fille qu'il n'avait jamais vue jusqu'alors.

Carmen repart à pied. Sans se retourner.

Avec un naturel troublant.

Elle porte sa blouse de travail.

Touche de clarté dans l'obscurité.

D'après **CARMEN.**

Elle ne paiera pas le coup de couteau.

Il paiera pour elle.

Déraciné par une tempête qui s'en va dans la pénombre, par les rues vides à cette heure.

Elle ne court pas. Dans son bon droit.

Il se jure de ne pas la chercher. Cette fille est son danger.